

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 1 (1879)
Heft: 10

Artikel: Bulletin mensuel
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-131333>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 21.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN MENSUEL

Nous sommes heureux, en abordant en Algérie ce mois-ci, de trouver dissipées les craintes qu'avaient fait concevoir un moment les populations du sud de la province d'Oran. Mais sur la frontière sud-ouest, la situation des habitants des ksours est toujours plus ou moins précaire, par le fait des coups de main de leurs voisins du Maroc, dont la menace est continuelle. Des représentations de la France au gouvernement de Fez ont eu pourtant un résultat, qui permet d'espérer une situation meilleure à l'avenir.

Le rétablissement de la tranquillité dans ces régions ne peut qu'être favorable aux études du Trans-Saharien. Une ligne nouvelle, autre que celle de M. Mackenzie, semble attirer dans ce moment l'attention de l'Angleterre, s'il est vrai, comme l'annonce le *Moniteur de l'Algérie*, qu'un Anglais explore le sud-est du Maroc sur la frontière de l'Algérie, en vue d'un Trans-Saharien. Cette concurrence ne manquerait pas de stimuler les missions françaises, particulièrement celle du colonel Flatters, qui a quitté Biskra le 6 février, atteint Touggourt le 14 et dépassé Ouargla le 5 mars. Cette caravane se compose de cent six personnes. 1° Le colonel Flatters et ses neuf compagnons : les ingénieurs Roche et Beringer; Cavailleau et Rabourdin, conducteurs des ponts et chaussées; le capitaine d'état-major Masson; le capitaine d'artillerie Bernard; les sous-lieutenants Brosselard et Le Châtelier, et le D^r Guiard, médecin militaire; — 2° douze soldats français, ordonnances et ouvriers d'art; seize indigènes, dont un marabout, et le fils du Caïd des Chambaas; — 3° soixante-huit chameliers engagés à Ouargla, appartenant presque tous à la tribu des Chambaas.— Le matériel et des vivres pour trois mois sont portés par 15 chevaux et 250 chameaux, dont 30 méharis ou chameaux de monture.— Le colonel Flatters comptait atteindre, en dix-sept ou dix-huit jours, l'oasis de Temassinin, où il doit être maintenant si des obstacles imprévus n'ont pas ralenti la marche de la caravane dans cette partie du Sahara. Tous les membres de la mission, déjà acclimatés et entraînés par les fatigues des deux premiers mois, étaient en bonne santé.

En Égypte, nous avons à signaler l'entrevue de Mgr Massaïa et de Matteucci, lors du passage de ce dernier au Caire. Il l'a racontée dans une lettre que nous reproduirons ici, en entier ou peu s'en faut.

« Je n'ai jamais autant regretté, écrit-il, de ne pas posséder la riche palette d'Edmond de Amicis, pour peindre l'émotion profonde que j'ai éprouvée ce matin en embrassant Mgr Massaïa, le héros du pays des Gallas, vénéré entre tous les missionnaires et les Italiens de l'Afrique intertropicale. A peine arrivé au Caire, je fus averti qu'il y était depuis deux jours. Je proposai au secrétaire général de la Société khédiviale de géographie, d'aller immédiatement rendre visite à Mgr Massaïa, pour lui dire notre admiration à tous pour sa personne sacrée, et entendre sa parole autorisée sur les choses de l'Abyssinie, comme sur tout ce qui intéresse aujourd'hui l'Italie dans ces régions lointaines. Mgr Massaïa occupe dans le couvent de Terre-Sainte, habité par les Capucins, un réduit humide et modeste, sorte de catacombe, retraite digne du martyr italien. Le Père gardien nous annonça à Mgr qui recevait des visiteurs; il les quitta et vint à nous. Nous étions en proie à une vive émotion. La vie exceptionnelle de cet homme illustre était gravée dans notre mémoire, et quand sortit de sa chambre ce vieillard à longue barbe, à la démarche incertaine, réclamant l'appui d'un bâton noueux, à l'œil tranquille mais souffrant, la figure amaigrie et contrastant avec l'idée de puissante vitalité que son nom seul évoquait dans notre esprit, portant les stigmates de trente années de douleurs, nous ne pûmes retenir nos larmes; la sainte audace du missionnaire nous parut entourée d'une auréole glorieuse : à ce moment, croyants ou libres penseurs, nous entrevîmes la solennelle poésie que revêtait la foi chrétienne, alors que ses premiers apôtres étaient autant de Massaïas. Le vénérable vieillard était pauvrement vêtu, une modeste croix, unique signe de sa dignité épiscopale, descendait sur sa poitrine. Réservé dans son langage, lui qui a tant fait s'éclipser pour ne parler que des autres. Très âgé, ses idées n'en sont pas moins parfaitement lucides; il parle de tout avec une profonde connaissance, mais jamais de ses souffrances. Mgr Massaïa nous dit qu'il s'était beaucoup intéressé à notre voyage à Fadasi, mais que, lorsqu'il avait appris que nous choisissions la route sur laquelle lui-même, en des temps meilleurs, avait été forcé de rebrousser chemin, il pensa que l'insuccès était inévitable. Il s'éleva contre le fanatisme des musulmans qui, parmi les tribus errantes des Gallas, prêchent la guerre contre tout ce qui vient d'Europe, et déplora de n'avoir pas reçu depuis deux ans la moindre nouvelle des missions de Gera et de Kaffa, les communications étant devenues impossibles. Il parla beaucoup des affaires de l'Abyssinie, du roi Jean, de Bianchi qu'il n'avait pu voir qu'en cachette et de nuit, pour échapper à la surveillance des soldats du roi.

« Sans entrer dans les détails de la conversation, je dirai à ceux qui connaissent ma manière de voir sur l'avenir du commerce de l'Abyssinie, que Mgr Massaïa (l'autorité certainement la plus compétente en cette matière) partage complètement toutes mes idées. La conversation fut longue, mais nous l'aurions volontiers prolongée jusque tard dans la nuit, et, si nous primes congé, ce ne fut que pour ne pas trop fatiguer l'illustre prélat. Mgr Massaïa se rendra en Italie, mais pas de sitôt; nous l'avons engagé à attendre une saison plus favorable pour ménager sa précieuse santé. »

Pourtant la température de l'Égypte n'a guère été meilleure que

celle de l'Italie cet hiver. D'après une lettre d'Alexandrie au *Times*, en date du 5 février, de la neige est tombée près de cette ville, et, ce qui paraîtra incroyable, on a vu de la glace aux environs même de Thèbes, dans la Haute-Égypte. Depuis 40 ans, l'on n'avait pas subi sur les bords du Nil une température aussi rigoureuse.

Matteucci et le prince Borghèse ont quitté le Caire. Ils doivent être arrivés à Souakim, et comptaient être à Khartoum le 28 mars. — Le Dr Junker a franchi heureusement la distance qui sépare ces deux localités. La crainte que l'on avait pu concevoir qu'il ne fût arrêté plus loin, par les obstructions du Nil, est heureusement dissipée. Des lettres de MM. Buchta et Marno à Schweinfurth disent que la barrière de végétation du Haut-Nil a été percée, et que les barques, si longtemps arrêtées dans leur navigation, ont pu descendre à Khartoum. Les nouvelles de la région du Bahr-el-Ghazal sont de nature à faire espérer à l'explorateur l'ouverture de nouvelles routes à travers le pays des Niams-Niams. Les stations au sud de Dufilé ont dû être abandonnées, mais il en a été fondé une nouvelle à l'ouest du lac Albert, d'où l'on fraiera une route de commerce, qui conduira chez les Monboutous.

Les régions du Haut-Nil attirent toujours de nouveaux voyageurs, entre autres M. Slatin, Autrichien, qui se rend à Dara, dans le Darfour, et se propose d'explorer le pays au sud d'Hofrat-el-Nahas et de Kalaka.

MM. de Müller-Capitany et de Lucken ont quitté le Caire pour se rendre à Massaoua, d'où ils monteront dans la région limitrophe de l'Abyssinie septentrionale, où ils comptent passer une année ; après quoi, par Valkait et Gallabat, ils se dirigeront sur le Fazogl, d'où ils essaieront de pénétrer au sud dans le pays des Gallas.

L'Italie a définitivement pris possession de la baie d'Assab. Le territoire primitivement cédé par le sultan des Danakils a été mieux délimité par le professeur Sapeto, appuyé par le consul d'Italie ; des relations ont été créées avec le sultan de Raheïta, avec lequel on a traité de l'acquisition de l'île de Daroumakich et de quelques autres moins importantes. Le climat de cette contrée est moins chaud que celui de Massaoua. La rade est vaste et peut recevoir des vaisseaux d'un fort tonnage.

D'autre part, les Anglais se préoccupent de cette prise de possession ; ils semblent craindre que les Italiens n'arrivent peu à peu à accaparer le commerce de ce pays. Ils viennent d'envoyer un navire de guerre pour occuper de nouveau la baie de Tadjoura, où ils avaient déjà essayé de s'établir, mais d'où leurs colons avaient été chassés par les tribus

voisines. En même temps qu'il élèvera et armera un petit fort, le commandant du navire cherchera à gagner par des présents les chefs des tribus limitrophes et à nouer avec eux des relations commerciales.

L'île de Socotora, à l'extrême pointe orientale de l'Afrique, va être explorée par un naturaliste, le professeur J.-B. Balfour, que le Comité de l'« Association britannique pour le progrès des sciences » y a envoyé.

Celle de la Réunion va être dotée d'un observatoire météorologique et magnétique qui aura pour but d'étudier, outre la question importante du magnétisme terrestre, les différents météores si fréquents dans les régions équatoriales, et en particulier les cyclones. Un de ces terribles phénomènes, à peine connus jusqu'ici à Nossi-Bé, malgré sa situation dans la mer des Indes, à l'ouest de Madagascar, a causé le 1^{er} janvier les plus graves désastres dans cette colonie française ; des usines ont été détruites, les menues récoltes anéanties, les champs de cannes à sucre et les plantations de café dévastés, les ponts enlevés, les routes bouleversées ; ce coup est d'autant plus terrible que l'agriculture a à lutter avec des difficultés particulières, dont la principale est le manque de travailleurs libres.

Les bons rapports de la France avec la reine Ranavaloa, de Madagascar, viennent d'être troublés par un incident qui, nous l'espérons, n'amènera pas de graves complications. Les PP. missionnaires avaient acheté de M. Laborde, ancien consul à Tananarive, une partie d'un terrain qu'il avait acquis du gouvernement hova par un acte en règle, contre-signé des représentants de la France et de l'Angleterre. Aujourd'hui, les PP. missionnaires ayant voulu acheter des héritiers de M. Laborde l'autre partie du terrain, le gouvernement hova s'y est opposé. Le consul français, M. Cassas, s'est retiré à Tamatave ; il exige une réparation éclatante.

A la côte orientale, nous n'avons en revanche que de bonnes nouvelles des expéditions internationales. Tout d'abord une lettre de M. Carter, datée de Kouihara, dans l'Ounyanyembé, le 30 octobre, annonce son arrivée dans cette localité avec les deux éléphants qui lui restent.

« Depuis le jour de notre départ de Mpouapoua (2 septembre), dit M. Carter, jusqu'à celui de notre arrivée à Hittoura (12 octobre), les éléphants ont toujours eu une nourriture insuffisante, de la mauvaise eau, et ont dû faire de longues marches sans boire ni manger. Aussi, comme je trouvai à Hittoura de la nourriture en abondance, je proposai au capitaine Popelin de le laisser continuer seul sa route vers Tabora, où je le rejoindrais à petites marches et en m'arrêtant partout où les éléphants trouveraient une nourriture saine.

« M. Popelin partageant ma manière de voir, je séjournai à Hittoura jusqu'au 17 courant, et je me dirigeai ensuite lentement vers Kouihara, laissant mes éléphants se nourrir d'herbe fraîche dans les endroits favorables.

« Au bout de quelques jours, mes deux éléphants se trouvaient dans de meilleures conditions qu'en quittant Dar-es-Salam. Le 23 octobre nous arrivâmes à Kouihara. Le sultan, le gouverneur et tous les Arabes de Kouihara m'ont reçu fort amicalement, disant que le sultan de Zanzibar, Saïd-Bargasch, leur avait donné l'ordre de se mettre à ma disposition, eux et tout ce qu'ils possédaient. Ils en agirent positivement ainsi....

« On nous assure que Mirambo m'a envoyé une ambassade, avec cinquante défenses d'éléphants, pour me demander d'aller m'établir dans son pays.

« Nyoungou, le meurtrier de M. Penrose, s'est enfoncé dans l'intérieur avec sa bande, parce qu'il avait appris qu'un Européen, accompagné de plusieurs éléphants portant des canons (les tubes des pompes Norton) s'avancait pour venger la mort de M. Penrose. L'annonce de l'arrivée des éléphants a donc suffi pour purger la forêt qui se trouve entre Tchaïa et Hittoura de tous les Rougas-Rougas qui l'infestaient.

« M. Stokes, de la «Church Missionary Society,» qui vient d'arriver de l'Ouganda, me disait dernièrement : « Les nouvelles des éléphants ont traversé l'Afrique, et S. M., « en les envoyant dans ce pays, a fait plus pour l'établissement des Européens que les « milliers de livres sterling dépensés jusqu'ici dans ce but. » L'effet produit sur les indigènes par la vue des éléphants apprivoisés est incroyable. Puisque les Européens, disent-ils, parviennent à se faire obéir des éléphants, ils sont à même d'accomplir toutes choses. Les nègres se racontent entre eux que la scène suivante a lieu tous les matins entre moi et les éléphants, au moment où je les charge ; l'éléphant se couche et dit : « Seigneur, je suis prêt, » alors le Seigneur lui met 20 frasilahs (1200 livres) sur le dos et dit à l'éléphant : « Maître, en avez-vous assez ? » — « Non, Seigneur, répond l'éléphant, mettez-en davantage. » Le Seigneur le charge alors de 5 frasilahs de plus et répète la même question, à laquelle l'éléphant fait la même réponse. Le chargement continue ainsi jusqu'à ce que l'éléphant porte 35 frasilahs (2100 livres). Alors il dit : « Voilà qui est bien, Seigneur, » se lève et s'en va avec sa charge, comme s'il n'avait rien sur le dos.....

« Le 28 de ce mois, à 8 h. du matin, le capitaine Popelin, le docteur Van den Heuvel, M. Stokes et moi nous partîmes pour Tabora, montés tous les quatre sur Poulmalla, vieil éléphant de selle que j'avais revêtu de son plus brillant harnais, écarlate et noir. Bien qu'un peu lourdement chargée, la pauvre vieille dame n'en marchait pas moins d'un pas allègre. Nous fûmes suivis, pendant toute la journée, par des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants, poussant des exclamations, des cris, et riant à gorge déployée. L'étonnement des Arabes et des indigènes, en voyant les éléphants leur faire des saluts et exécuter d'autres exercices, dépasse toute description. C'est un jour qui ne sera jamais oublié par le peuple de Tabora. Quelques-uns de mes nègres attachés aux éléphants les conduisent déjà assez bien ; j'espère donc que, pendant notre séjour à Karéma, ces Africains apprendront parfaitement leur service. »

Dès lors, S. M. le roi des Belges a reçu du D^r Kirk un télégramme annonçant la bonne arrivée de MM. Popelin et Carter à Karéma.

Un rapport, présenté le 2 mars au Comité belge de l'Association africaine, annonce en outre deux nouvelles importantes. 1^o L'intention de S. M. le roi Léopold II de poursuivre avec un nouveau zèle l'œuvre heureusement commencée par M. Carter: l'utilisation des éléphants indiens et la domestication des éléphants indigènes. A cet effet, une station sera installée au village de Simba, pour la capture et le dressage des éléphants d'Afrique. 2^o L'envoi prochain d'une quatrième expédition, qui emmènera avec elle à Karéma un steamer à vapeur pouvant se démonter, pour la navigation sur le lac Tanganyika. Les personnes appelées à faire partie de cette nouvelle expédition sont M. le capitaine Ræmackers et son frère, tous deux officiers dans l'armée belge; ils seront accompagnés de trois artisans: un maçon, un charpentier et un forgeron. A peine connue, il y a dix ans, la contrée qui sépare Zanzibar du Tanganyika possédera bientôt une suite de huit stations européennes, qui seront pour les voyageurs des refuges d'une utilité considérable.

Zanzibar, qui est le point de départ de ces expéditions, verra en outre se créer une ligne de communication directe, pour le transport des marchandises de toute nature, de Zanzibar à Tabora et dans l'Ouganda, et se former un dépôt de ravitaillement ouvert aux voyageurs de toute nationalité. Ce plan est dû à M. Sergères, qui s'est préparé à le réaliser par un long séjour à Zanzibar et de sérieuses études, et qui repartira pour l'Afrique, emmenant avec lui M. Bloyet, chargé, par le Comité français de l'Association internationale africaine, de l'établissement d'une station française dans l'Ousagara.

Tous ces progrès ne s'achètent, nos lecteurs le savent, qu'au prix du sacrifice des plus nobles vies. Le mois dernier, c'était la mort de Debaize que nous déplorions; aujourd'hui, nous recevons la nouvelle de la mort d'un jeune missionnaire, le P. Ruellan, enlevé le 24 novembre à Tabora, par une fièvre typhoïde, à l'âge de 26 ans. Il s'était préparé à sa mission dans l'Afrique équatoriale, par des études au Muséum d'histoire naturelle de Paris et à l'observatoire de Montsouris, et faisait partie de la seconde caravane envoyée par Mgr Lavigerie au Tanganyika. Quant à l'expédition de l'abbé Debaize, si malheureusement interrompue, M. Greffulhe, à Zanzibar, a été chargé avec le consul de France, par le ministre de l'instruction publique, d'en réunir tous les documents. Ceux-ci leur seront transmis par M. Hore, de la « London Missionary

Society, » qui a donné l'hospitalité à l'explorateur français malade, à son retour à Oudjidji, l'a soigné avec un grand dévouement, et dans les bras duquel il a expiré le 12 décembre. M. Hore a immédiatement pris des mesures pour recueillir, tant à Oudjidji qu'à Ougouha, où l'abbé Debaize avait transporté ses marchandises, tout ce qui appartenait à celui-ci, et particulièrement ses papiers, notes, lettres et cartes.

Le groupe des missionnaires algériens, chargé d'explorer les contrées avoisinant le lac Tanganyika, s'est installé à Ouvira, à l'extrémité nord du lac, pour pouvoir établir plus facilement des communications avec le détachement qui explore le lac Victoria.

Le rapport de M. Thomson sur sa marche du Nyassa au Tanganyika, n'est pas encore parvenu à Londres. On sait seulement qu'il se proposait d'explorer la côte occidentale du second de ces lacs. La présence de bestiaux dans la contrée parcourue par Thomson indiquerait l'absence de la tsétsé, et la possibilité d'établir une route de commerce entre les deux lacs.

Le développement commercial de la région au sud du Nyassa ne peut manquer de prendre une grande extension, si tous les plans conçus pour y multiplier les communications se réalisent. Aux différents projets que nous avons déjà mentionnés, nous devons en ajouter un nouveau, conçu par MM. John et Frédéric Moir d'Édimbourg qui, sous le nom de « Livingstonia central african company, » viennent d'organiser une Société, dont le but est de développer parmi les natifs de cette partie de l'Afrique un trafic légitime et rémunérateur. Elle ouvrira une communication directe avec l'Afrique centrale. Une route de plus de 100 kil., le long des cataractes du Chiré, est à peu près terminée ; elle joindra les lignes de navigation des deux bateaux à vapeur, et fournira la possibilité d'un commerce continu jusqu'à une distance de plus de 1200 kil. de la côte. Les bonnes relations nouées par M. John Moir avec les indigènes fourniront à la Compagnie des facilités, pour la réalisation du but qu'elle poursuit.

La question de l'extension des voies ferrées est encore celle qui, dans ce moment, occupe le plus les esprits dans les colonies anglaises de l'Afrique australe. Les renseignements suivants, reçus ce mois-ci, compléteront l'article de notre précédent numéro sur les chemins de fer de cette région.

D'après le *Transvaal-Argus*, sir Garnet Wolseley serait tellement convaincu de la nécessité de la ligne de la baie de Delagoa à Prétoiria, qu'il aurait demandé l'argent nécessaire pour sa construction immé-

diate. On réclame aussi la prolongation de la ligne de Durban à New-Castle, dans la colonie de Natal; son point extrême serait Prétoria, qu'elle atteindrait en passant par Utrecht et Heidelberg; la longueur totale de la ligne serait de 650 kil. environ. Enfin, le vœu exprimé par le correspondant du *Cape Argus* va se réaliser; un meeting tenu à Richmond a décidé que les deux lignes aboutissant jusqu'ici à Graaf-Reinet et à Beaufort seront prolongées jusqu'à Richmond, pour ne former de là qu'une seule ligne par Hanovre, Philipstown et Hopetown à Kimberley.

L'expédition anglo-portugaise, chargée de s'opposer à la traite dans le canal de Mozambique, a visité certains points de la côte où l'on disait que des nègres étaient embarqués pour être vendus comme esclaves. Quoiqu'elle n'ait pas rencontré de négriers, elle n'en a pas moins trouvé les Mouros-Mogojos armés et préparés à se défendre, ce qui semblerait impliquer que le rapport annonçant le prochain départ d'une cargaison d'esclaves n'était pas sans fondement.

La géographie des possessions portugaises de la côte occidentale devra beaucoup à l'exploration de MM. Capello et Ivens, qui viennent de rentrer à Lisbonne. Toute la population de cette ville a tenu à témoigner à ces deux braves et savants explorateurs la satisfaction que lui causait leur retour. Une correspondance particulière nous représente la carte qu'ils ont dressée comme très remarquable. Elle mesure 1^m,25 de hauteur sur 1^m,22 de largeur, et comprend tout le territoire situé entre le Congo au nord, les limites méridionales de Mossamédès au sud, l'Océan à l'ouest et le 17° longitude de Paris à l'est. Le terrain a été relevé dans une zone de plus de 100 kil. des deux côtés de la ligne parcourue; la plus légère élévation du terrain, le plus petit affluent, le plus modeste village, y sont nettement indiqués.

La cartographie profitera certainement aussi des indications que vient de fournir, sur la partie inférieure de l'Ogôoué, M. le capitaine du *Marabout*, chargé de le remonter jusqu'à la pointe Aïenano, en visitant les factoreries établies sur ses bords. Il a trouvé la profondeur des passes, entre les nombreux bancs de sable de l'embouchure du fleuve, bien moindre que celle qu'indiquent les cartes. La navigation y est en outre rendue difficile par le fait que ces bancs sont très changeants, et qu'il n'y circule pas assez de bâtiments pour qu'on puisse former des pilotes connaissant bien la côte. Ce n'est qu'à une certaine distance, au-dessus du village d'Ivilis, que, les fonds augmentant, le bateau a pu remonter à toute vitesse jusqu'à la pointe Aïenano, où se trouve une factorerie

allemande ; mais il n'a pas pu pousser plus au nord, les passes qui existent par le travers des îles n'offrant plus qu'une profondeur insuffisante.

Les journaux de Belgique ont annoncé tout dernièrement une nouvelle expédition, pour tenter de fonder un ensemble de comptoirs commerciaux sur les bords du Congo. « Dans peu de jours d'ici, disent-ils, deux de nos compatriotes, un industriel de Braine-le-Comte, M. Gillis, et un ingénieur, M. Geoffroy, partent pour le Congo. L'industrie belge attend de grands résultats de cette entreprise, dont l'initiative est due au comité de l'Association internationale africaine. M. Geoffroy lui apportera le concours de ses vastes connaissances techniques. Quant à M. Gillis, il a déjà vécu six ans au cap Palmas et à Grand-Bassam, dans la Guinée septentrionale, gérant une factorerie pour compte d'une maison d'Amsterdam ; pendant six ans il a fait le commerce avec les peuples indigènes, dont il a pu, au bout d'un temps relativement court, parvenir à comprendre et à parler la langue. Il connaît admirablement le pays, les mœurs et les besoins des populations, les articles d'importation et d'exportation, et la manière dont se traitent les affaires. »

Le long du Niger, l'Angleterre travaille à nouer des relations avec les États de l'intérieur. Le capitaine Easton, consul britannique, a fait un voyage de 1200 kil. sur le fleuve à partir de son embouchure, et visité le sultan de Nupé, dans sa résidence de Bida. Il lui a remis des présents et a reçu un accueil qui ne peut que favoriser des rapports ultérieurs.

La mort de M. Hopkins est vivement regrettée par des milliers d'indigènes du vieux Calabar qui le regardaient comme leur protecteur, et qui craignent de voir les tyrans de Duke Town recommencer leurs actes de barbarie. L'un d'eux, Orœk, veut se faire proclamer roi ; il estime que le traité conclu avec l'Angleterre n'a pas survécu à M. Hopkins. La crainte du retour des cruautés, auxquelles ce traité avait mis un terme, semble devoir pousser les natifs dans les bras de l'Angleterre.

L'influence de celle-ci vient de s'étendre aux territoires des diverses tribus Mendi, qui habitent en amont des chutes de la rivière Boom, et qui, depuis l'acquisition de Sherbro par les Anglais, étaient un sujet d'anxiété continuelle pour le gouvernement. Plusieurs expéditions avaient dû être entreprises pour y maintenir la sécurité, mais les résultats obtenus n'avaient pas été durables. La nature belliqueuse et pillarde de ces tribus s'opposait aux progrès d'un commerce régulier. L'année dernière les

chefs de deux districts adressèrent au gouverneur de Sierra-Léone la demande de leur envoyer un officier pour les aider à pacifier le pays. Le commandant Wall fut chargé d'une mission auprès d'eux et d'autres chefs, convoqués à Lamehjemah, où le commissaire anglais leur exposa les conditions auxquelles ils pourraient espérer une paix durable. Après les avoir écoutées avec attention et s'être retirés pour délibérer entre eux, les chefs présents signèrent un engagement que chacun d'eux jura d'observer.

La question de l'esclavage au Sénégal (voir notre 5^{me} livraison, p. 79) a été, à Paris, l'objet d'une interpellation dans la séance du sénat du 1^{er} mars. M. Schœlcher a demandé que le gouvernement y appliquât les principes du droit public français, de la morale et de l'humanité, et que tout esclave qui, se trouvant sur territoire français, refuse de suivre son maître ne puisse y être contraint. L'amiral Jauréguiberry a cherché à atténuer, sans les nier, les faits allégués, et a donné des explications, desquelles il ressort qu'il estimerait les intérêts de la colonie menacés par l'abolition de la jurisprudence actuelle. — Le sénat satisfait a passé à l'ordre du jour, contrairement à notre attente ; il nous semblait que la gravité des révélations portées à la tribune aurait exigé pour le moins une enquête sérieuse.

M. Soleillet, heureusement arrivé à Saint-Louis, a déjà quitté cette ville, après avoir fait remettre à M. Lécard, qui se rend à Ségou, les présents dont il était chargé pour le sultan Ahmadou. Il a écrit de N'Diogo, près de Saint-Louis, qu'il partait dans d'excellentes conditions pour Tombouctou, muni d'une lettre du grand chérif de La Mecque, qui doit le rendre inviolable aux yeux de tous les musulmans. Il a quitté N'Diogo le 18 février et comptait atteindre Chingouitti (?) au bout de 15 jours.

La limite des possessions françaises du Haut-Sénégal qui jusqu'ici ne dépassait pas Médine, à un millier de kilomètres dans l'intérieur, vient d'être reculée de 200 kil. par la construction du fort de Bafoulabé, et ce point sera relié avec Médine par une voie ferrée, prolongée jusqu'au Niger, si la Chambre des Députés adopte le projet de loi déposé le 5 février au nom du gouvernement. Ce projet déclare d'utilité publique l'établissement d'un réseau de chemins de fer à voie étroite, destiné à relier la colonie du Sénégal au Niger. Il comprend trois lignes principales : 1^o une ligne partant de Dakar et aboutissant à Saint-Louis ; 2^o une ligne qui, s'embranchant sur la première, se développerait sur le plateau de la rive gauche du Sénégal, passerait par ou près de Bakel, et aboutirait à Médine ;

3° une ligne qui, partant de Médine, passant à Bafoulabé et par ou près de Fongalla, aboutirait au Niger entre Bourakou et Dina.

D'après l'article 3 du projet de loi, le ministre de la marine serait autorisé à entreprendre les études et travaux préparatoires de Médine à un point de la ligne de Dakar à Saint-Louis, et les travaux de construction de celle de Médine au Niger, en même temps que les travaux d'amélioration provisoire du lit du Sénégal, de Podor à Médine, et d'établissement de six postes fortifiés entre Médine et le Niger. Un crédit extraordinaire de 9 millions est demandé à cet effet. Les travaux de la ligne du Niger au Sénégal seraient commencés cette année.

Encore un mot du Maroc pour compléter notre revue mensuelle.

Comme le faisait pressentir le discours de M. Canovas del Castillo, rapporté dans notre dernière numéro, le gouvernement de Madrid n'a pas voulu résoudre seul la question marocaine. Il a fait appel aux gouvernements de France, d'Allemagne, d'Italie, de Belgique, de Portugal, des États-Unis et d'Angleterre, les invitant à une conférence internationale à Madrid, en mai ou en juin au plus tard, pour fixer, de concert avec les envoyés marocains, les règles futures du droit de protection des puissances étrangères sur les juifs et autres sujets du sultan. Les puissances ont accepté l'invitation, et l'on doit espérer que leurs représentants à la conférence trouveront le moyen de résoudre, d'une manière satisfaisante, le problème épineux qui leur sera soumis.

LE ROYAUME DU MOUATA YAMVO

Le choix fait par l'Association africaine allemande de Moussoumba, résidence du Mouata Yamvo, — au centre de l'Afrique, à l'est de Saint-Paul de Loanda, — pour y fonder une station hospitalière, et l'intention d'y envoyer de nouveau le D^r mecklembourgeois Pogge, donnent un intérêt d'actualité à la publication du Journal de cet explorateur¹, le premier Européen qui l'ait visitée. Quoique traversés à l'ouest par Livingstone et par Magyar, et au sud-est par Cameron, les états de ce souverain demeuraient enveloppés d'un profond mystère, que le savant allemand a réussi à dévoiler grâce à un séjour de plusieurs mois dans la capitale, du 9 décembre 1875 au 17 avril 1876. Amateur de chasse et de collec-

¹ *Im Reiche des Muata Yamvo*, avec illustrations et une carte du D^r Kiepert. Berlin, 1880, in-8°, 246 p. Verlag von Dietrich Reimer.